

Québec français



Fernand Dumont
La parole généreuse s'est tue

Nicole Gagnon

Numéro 107, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, N. (1997). Fernand Dumont : la parole généreuse s'est tue. *Québec français*, (107), 90–91.



HOMMAGE

La parole généreuse s'est tue

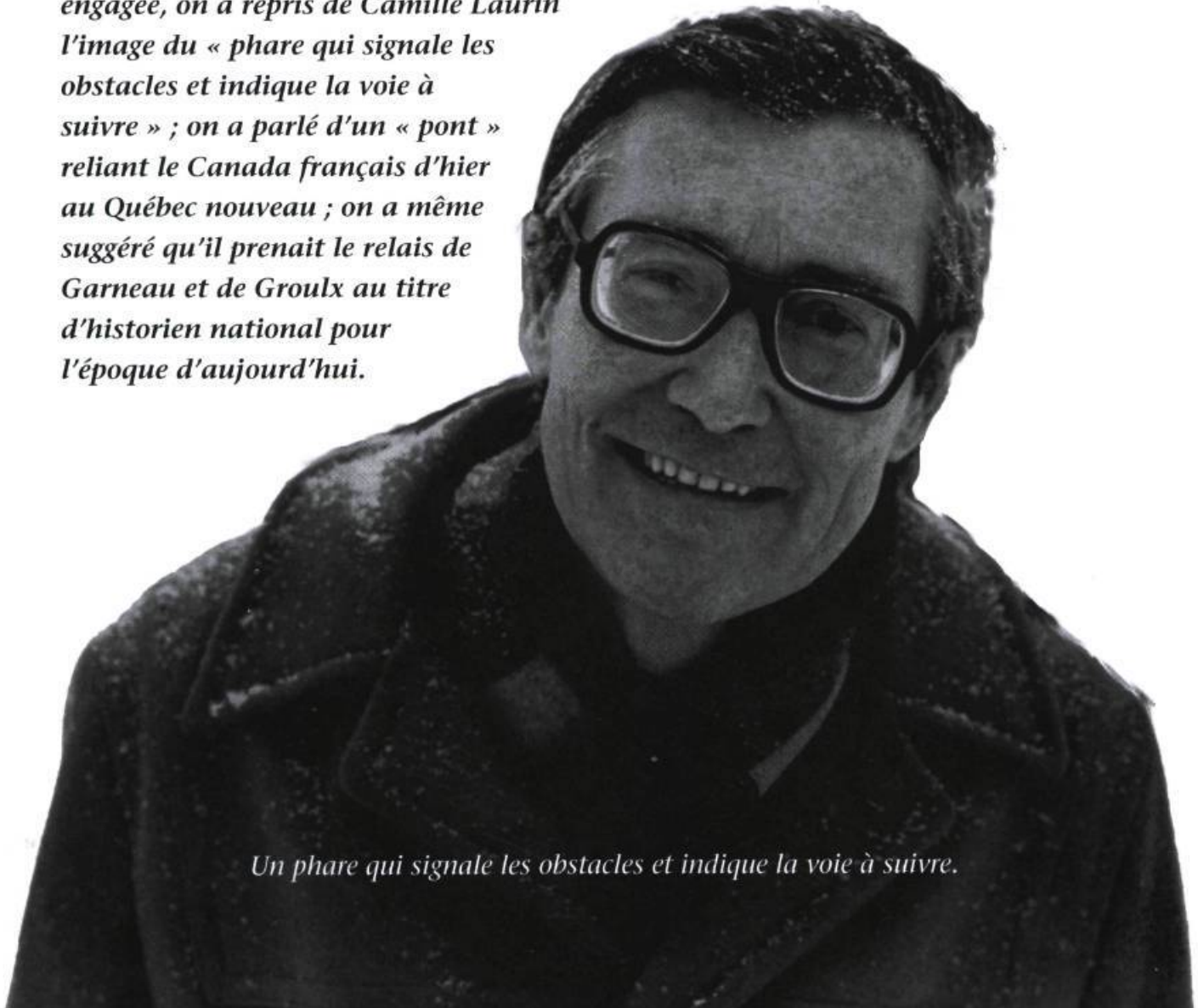
Fernand

Nicole Gagnon *

Dumont

24 juin 1927-1^{er} mai 1997

Le Québec a su rendre hommage à cet « intellectuel d'exception » qui vient de nous quitter. Concernant sa réflexion engagée, on a repris de Camille Laurin l'image du « phare qui signale les obstacles et indique la voie à suivre » ; on a parlé d'un « pont » reliant le Canada français d'hier au Québec nouveau ; on a même suggéré qu'il prenait le relais de Garneau et de Groulx au titre d'historien national pour l'époque d'aujourd'hui.



Un phare qui signale les obstacles et indique la voie à suivre.

Ceux qui l'ont connu de plus près se sont émerveillés de sa « générosité intellectuelle » et de son « prodigieux talent de pédagogue ». Le journaliste Gilles Lesage a esquissé un profil très juste du personnage : « discret, trop timide, courtois, ce n'était pas un polémiste », mais « il savait répliquer calmement et sans hausser le ton ». Serge Cantin, un spécialiste de son œuvre, a déploré la perte « d'une voix, d'une conscience, d'une interrogation dont nous sommes encore bien loin d'avoir mesuré toute la profondeur ». Mais je ne vais pas tout répéter !

La générosité, la profondeur, l'apologisme rendent sans doute compte de ce qu'on a largement puisé à la parole de Dumont, en l'accommodant bien souvent à des intentions divergentes, au prix d'une subversion parfois de l'énoncé lui-même. Le livre blanc sur « la politique québécoise du développement culturel » (1978), par exemple, véhicule largement le dit de Fernand Dumont ; ce travail fait en comité suit-il pour autant la ligne de pensée du sociologue ? Prenons un exemple plus net : c'est bien Dumont qui, le premier, a parlé de « culture fondamentale », entendant par là l'apprentissage de savoirs « qui critiquent tous les autres » ; moyennant une inflexion terminologique, la célèbre « formation fondamentale » est devenue une auberge espagnole, où le sens le plus clair qui ait réussi à surnager est « l'acquisition des bases d'une discipline » — acception qui est aux antipodes du sens originel. Tout récemment encore, la RND (*Revue Notre-Dame*) interrogeait un spécialiste, qui enchaîne sans transition à un thème dumontien un propos d'intention tout opposée : « Comme le dit Fernand Dumont, notre société est un peu comme du sable mouvant pour le jeune, qui n'arrive pas à trouver ce sur quoi s'appuyer solidement. C'est dès l'enfance qu'il faut amener un être humain à construire ses propres valeurs, en déterminant ce qui correspond à ses aspirations profondes ». Or ce qu'en dit le premier énoncé nous renvoie au projet humaniste du maître qui « attache la pensée à des objets solides » (Durkheim), alors que l'énoncé sui-

vant s'inscrit dans le modèle contemporain du s'éduquant.

La parole généreuse s'est tue ; il nous reste l'œuvre. Elle est inévitablement appelée à grandir, à mesure qu'on la lira et qu'on apprendra à l'enseigner. Mais aussi parce que, à l'encontre de la formule consacrée, Dumont n'a pas eu de son vivant la « réputation internationale » qui lui revient. Bien sûr, trois de ses ouvrages majeurs ont été publiés à Paris, dont deux traduits en espagnol, et il s'est trouvé un Américain pour le qualifier de « rare esprit d'envergure qui atteint au plus près de l'universalité en notre siècle » (Michael Weinstein). Sauf que ce lecteur a compris tout de travers ce qu'il admirait tant. Sauf aussi que la sociologie française n'a pas su s'approprier une théorisation difficile à caser dans les paradigmes en vigueur, et qu'on peut définir comme une « sociologie de la parole ». Dumont s'expliquait à lui-même cette ignorance par notre situation de petite culture périphérique et sans importance. Mais il y a plus.

Avant d'être un sociologue « par métier », Dumont fut un philosophe « par vocation ». Il a fait le pari qu'il était possible de penser « à partir d'ici » et que, pour atteindre l'universel, il valait mieux « choisir soi-même la porte d'entrée ». Il n'a donc pas cherché à se positionner dans l'« esprit objectif » de l'époque, par référence à un système établi ou en polémiquant avec d'illustres adversaires. Il a pensé, non seulement par lui-même, mais en partant de sa propre expérience. D'où une œuvre éminemment singulière, qui ne répond pas directement aux besoins de la science établie et dont on se permet alors d'ignorer l'importance.

Sociologue par métier et philosophe par vocation, Fernand Dumont s'identifiait avant tout comme professeur : par vocation, par métier et par ce je-ne-sais-quoi (la générosité ?) qui fait les vrais pédagogues. Seuls ceux qui furent ses étudiants peuvent avoir idée du magnifique magistral qu'il a été. À l'intention des lecteurs de *Québec français*, il faut pourtant tenter d'en dire quelque chose. Il était l'autorité, d'abord, établissant d'emblée la distance du savoir d'avec

nos bavardages de l'entre-deux-cours. Sa parole ferme, calme et sans méandres nous reposait l'esprit et laissait chacun, du plus brillant au plus limité, avec le sentiment d'avoir compris. Rarement répondait-il directement à une question ; mais nous en étions plutôt édifés que déçus, car il la transposait pour lui donner une portée plus vaste. C'était en somme un maître, selon la grande tradition classique, et sans rien pourtant d'élitiste.

Ce maître-là n'est plus. Il reste quelques textes où Dumont a parlé de pédagogie, notamment dans *Raisons communes*. Aux professeurs de cégep, il proposait naguère pour tâche de faire « des héritiers et des critiques » ; la deuxième intention était dans l'esprit du temps et a pris seule racine... Au cégep, « plus ouvertement qu'ailleurs », écrira-t-il encore, la pédagogie devrait « susciter une véritable migration d'une culture à l'autre ». Car « l'accès à la science et à l'art [...] est d'abord une insurrection contre le sens commun ». De l'ancien cours classique, il y a un héritage qui aurait dû être conservé : non pas les programmes, bien sûr, mais un principe implicite qui reste toujours valable : « on y créait littéralement de l'inactuel ». Dumont a aussi réfléchi sur notre « langue en exil » et sur la didactique du français. Ayant moi-même longuement travaillé sur cette dernière question, je ne peux qu'endosser le principe qu'il y pose, et que je laisse, pour terminer, à la méditation du lecteur.

Si le français écrit n'a guère d'importance et si compte d'abord l'aptitude à discourir, il n'est guère besoin de l'école ; on voit mal à quoi peut servir le professeur de français. N'est-ce pas le milieu tout entier qui enseigne le français oral ? [...]

L'écriture n'est pas la traduction fidèle de la parole, mais sa régulation ; elle représente un relais où la parole, obligée d'inventer un mode inédit d'être au monde, doit faire appel consciemment à ses ressources. (*Raisons communes*, p. 146 et 148.)

* Département de sociologie, Université Laval.